

Odyssées françaises

Homère, sans doute plus lu chez nous que Virgile, a été nettement moins traduit que lui : vingt-trois versions françaises de l'Odyssée répertoriées contre une quarantaine de l'Enéide. Ce qui doit s'expliquer en partie par une plus grande familiarité des traducteurs de toutes époques avec le latin.

Aucune Odyssée française au XVI^e siècle, une honte ! C'est Salomon Certon qui ouvre le bal en 1604, en vers – saluons son courage. (Le choix du vers, par la suite, ne sera fait que par deux autres audacieux.) Au XVII^e siècle, trois traductions ; au XVIII^e, quatre ; au XIX^e, huit ; au XX^e, huit encore.

Deux versions au moins ont dû décourager les autres tentatives, en ce qu'elles ont écrasé leur époque par leur excellence réelle ou supposée : au début du XVIII^e siècle, celle d'Anne Dacier (considérée alors comme une littéraliste extrémiste...), et la célèbre Odyssée de Bérard au XX^e, en prose rythmée, restée canonique pour beaucoup de lecteurs. Les encadrent ici une version post-renaissante due à un certain Boitel (ou Boitet ?), les travaux de deux poètes renommés : Leconte de Lisle et Philippe Jaccottet et, pour conclure, l'une des dernières versions en date, signée Frédéric Mugler, saluée à grands sons de trompe il y a peu.

Au fait, est-il besoin de préciser que le critère de sélection n'a pas toujours été la qualité ? L'extrait — la célébrissime rencontre d'Ulysse et Nausicaa — a été choisi non sans perversité : le dernier vers propose aux traducteurs un méchant problème auquel ils font face (quand ils font face) de façons très diverses...

Catherine Avermouck

ὧς Ὀδυσσεὺς κούρησιν ἐυπλοκάμοισιν ἔμελλε 135
 μίξεσθαι γυμνός περ ἑών· χρεῖω γὰρ ἴκανε.
 σμερδαλέος δ' αὖ τῆσι φάνη κεκακωμένος ἄλμη·
 τρέσσαν δ' ἄλλυδις ἄλλη ἐπ' ἠϊόνας προυχούσας·
 οἷη δ' Ἀλκινόου θυγάτηρ μένε· τῆ γὰρ Ἀθήνη
 θάρσος ἐνὶ φρεσὶ βῆκε καὶ ἐκ δέος εἴλετο γυίων. 140
 στή δ' ἄντα σχομένη·

Γουνοθμαί σε, ἄνασσα· θεός νύ τις ἦ βροτός ἐσσι ;
 εἰ μὲν τις θεός ἐσσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν, 150
 Ἀρτέμιδι σέ (γ') ἐγώ γε, Διὸς κούρη μέγαλοιο,
 εἰδός τε μέγεθός τε φυήν τ' ἄγχιστα εἰσκω·
 εἰ δέ τις ἐσσι βροτῶν, τοὶ ἐπὶ χθονὶ ναιετάουσι,
 τρισμάκαρες μὲν σοὶ γε πατήρ καὶ πότνια μήτηρ,
 τρισμάκαρες δὲ κασίγνητοι· μάλα που σφισι θυμὸς 155
 αἰὲν ἐυφροσύνῃσιν ἰαίνεται εἵνεκα σεῖο,
 λευσοπόντων τοιόνδε θάλος χορὸν εἰσοιχνεύσαν·

Odyssee, chant VI, v.135 à 141 et 148 à 157

Ainsi la nécessité pousse Ulysse hors des bocages, bien qu'il fust tout nud, & diffamé de l'escume de la mer : Ce qui estonne fort les servantes de chambre de Nausicaa pour l'horreur du spectacle, fuyans par le rivage & brossailles : Neantmoins Nausicaa eust ceste hardiesse que de demeurer, que Minerve luy avoit envoyé, elle demeura de pied coy pour le recevoir... [...]

Je vous supplie humblement Royne ou Deesse, je n'ay pas l'honneur et le bonheur de vous cognoistre. Si vous estes une Desse, je vous prendrois facilement pour Diane la fille de Jupiter : car si je ne me trompe, vous luy ressemblez en grace, beauté, extractions, & habits : Que si vous estes Royne, engendree d'une mortelle, j'estime vos parents tres heureux de vous avoir pour fille si remplie de perfection, & croy que vos parents ont un sujet de grande joye & consolation quand ils voyent vos perfections aux ballets & compagnies...

Claude Boitel, 1617

Tel Ulysse sort pour aborder ces jeunes Nymphes quoyque nud, car il est forcé par la nécessité. Dès qu'il se montre defiguré comme il est par l'écume de la mer, il leur paroist si épouvantable, qu'elles prennent toutes la fuite pour aller se cacher l'une d'un costé, l'autre d'un autre derriere des rochers dont le rivage est bordé. La seule fille d'Alcinoüs attend sans s'estonner, car la Déesse Minerve bannit de son ame la frayeur, & lui inspira la fermeté et le courage. Elle demeure donc sans s'esbranler... (...)

Choisissant donc les paroles les plus insinuantés & les plus capables de la fléchir, il dit : Grande Princesse, vous voyez à vos genoux un suppliant ; vous estes une Déesse, ou une mortelle. Si vous estes une des Déesses qui habitent l'Olympe, je ne doute pas que vous ne soyez Diane fille du grand Jupiter, vous avez sa beauté, sa majesté, ses charmes ; & si vous estes une des mortelles qui habitent sur la terre, heureux vostre pere et vostre mere, heureux vos freres ! quelle source continuelle de plaisirs pour eux de voir tous les jours une jeune personne si admirable faire l'ornement des festes !

Anne Dacier, 1716

Ainsi Odysseus parut au milieu des jeunes filles aux beaux cheveux, tout nu qu'il était, car la nécessité l'y contraignait. Et il leur apparut horrible et souillé par l'écume de la mer, et elles s'enfuirent, ça et là, sur les hauteurs du rivage. Et, seule, la fille d'Alcinoos resta, car Athènè avait mis l'audace dans son cœur et chassé la crainte de ses membres. Elle resta donc seule en face d'Odysseus. [...]

Et aussitôt, il lui adressa ce discours flatteur et adroit :

– Je te supplie, ô Reine, que tu sois Déesse ou mortelle ! si tu es Déesse, de celles qui habitent le large Ouranos, tu me sembles Artémis, fille du grand Zeus, par la beauté, la stature et la grâce ; si tu es une des mortelles qui habitent sur la terre, trois fois heureux ton père et ta mère vénérable ! trois fois heureux tes frères ! Sans doute leur âme est pleine de joie devant ta grâce, quand ils te voient te mêler aux chœurs dansants !

Leconte de Lisle, 1862 (Presses Pocket)

Tel, en sa nudité, Ulysse s'avancait vers ces filles bouclées : le besoin le poussait... Quand l'horreur de ce corps tout gâté par la mer leur apparut, ce fut une fuite éperdue jusqu'aux fraches des grèves. Il ne resta que la fille d'Alkinoos : Athéna lui mettait dans le cœur cette audace et ne permettait pas à ses membres la peur. Debout, elle fit tête... [...]

L'habile homme aussitôt trouva ces mots touchants :

ULYSSE. – Je suis à tes genoux, ô reine ! que tu sois ou déesse ou mortelle ! Déesse, chez les dieux, maîtres des champs du ciel, tu dois être Artémis, la fille du grand Zeus : la taille, la beauté et l'allure, c'est elle !... N'es-tu qu'une mortelle, habitant notre monde, trois fois heureux ton père et ton auguste mère ! trois fois heureux tes frères !... comme, en leurs cœurs charmés, tu dois verser la joie, chaque fois qu'à la danse, ils voient entrer ce beau rejet de la famille !...

Victor Bérard, 1925 (Pléiade et Folio)

... ainsi Ulysse allait aborder, quoique nu,
les jeunes filles aux beaux cheveux : le besoin l'y forçait.
Effroyable, il parut, défiguré par la saumure,
et toutes s'égaillèrent vers l'extrême pointe des grèves.
Seule resta l'enfant d'Alcinoos ; car Athéna
lui donnait du courage et chassait la peur de ses membres.
Elle était immobile... [...]
Sans attendre, il lui tint ce doux astucieux discours :
« Reine, j'embrasse tes genoux ! Es-tu femme ou déesse ?
Si tu es l'un des dieux qui possèdent le ciel immense,
c'est à la fille du grand Zeus, à la pure Artémis,
que ta beauté, ton port et ta grandeur te font pareille !
Si tu es des mortels qui ont sur terre leur demeure,
trois fois heureux ton père et ta royale mère,
trois fois heureux tes frères : car leur âme, sans nul doute,
est toujours grâce à toi par le bonheur illuminée,
qui regardent fleurir la danse telle fleur !

Philippe Jaccottet, 1955 (La Découverte)

Tel Ulysse allait aborder ces filles bien bouclées,
Malgré sa nudité, car le besoin l'y obligeait.
En voyant l'horreur de ce corps abîmé par la mer,
Elles s'enfuirent en tous sens jusqu'au bord du rivage,
Excepté la fille d'Alkinoos, car Athéna
Lui donnait du courage et chassait la peur de ses membres.
Elle s'arrêta devant lui. [...]
Il lui adressa donc ces propos subtils et mielleux :
« Reine, j'embrasse tes genoux ! Es-tu femme ou déesse ?
Si tu es une des divinités du vaste ciel,
Tu ne peux être qu'Artémis, la fille du grand Zeus,
À en juger par ta beauté, ton port et ton allure.
Si tu appartiens aux mortels qui vivent ici-bas,
Trois fois heureux ton père ainsi que ton auguste mère !
Trois fois heureux tes frères ! Comme tu dois chaque fois
Illuminer leur cœur, à tous, d'une profonde joie,
Quand ils voient entrer dans la danse un rejet si superbe !

Frédéric Mugler, 1991 (La différence)